

SOUVENIRS DE VOYAGES.

Il est de ces grandes scènes de la nature, qui sont pour l'âme une révélation du beau, et dont le souvenir ineffable demeure parmi les plus douces jouissances que nous réserve la vie.

C'est une de ces fortes impressions que fit éclore chez moi l'ascension du Mont Rigi en Suisse. Cette expédition, difficile autrefois, quand le pèlerin gravissait à pied la montagne n'est plus pour le voyageur qu'un jeu d'enfant—si jeu il y a—car prendre place tranquillement en chemin de fer, pour opérer la course ascensionnelle, a parfois coûté cher aux excursionnistes qu'un déraillement a précipités dans les gouffres béants qui s'ouvraient sous leurs pas.

Le Rigi dont l'altitude est de 1800 mètres, se dresse coquettement au-dessus du lac des Quatre Cantons, et regarde Vitznau la jolie, à ses pieds.

Le wagon qui nous conduit au sommet est poussé par une locomotive à laquelle il n'est point relié et sur laquelle il retombe dans la descente ; les deux voitures présentent cette singularité qu'elles s'aplatissent au centre du convoi. Sur la voie ferrée est l'échelle dans laquelle s'emboîte la roue d'engrénage destinée à retenir la fougue de notre coursier, s'il voulait se prêter trop complaisamment aux lois inquiétantes de la pesanteur.

Le coup de sifflet nous appelle ; en route, Adieu gentil essaim de jeunes vendeuses qui accourriez nous offrir des cerises et des fleurs, en route ... Chacun s'installe, en choisissant les meilleures places sur les banquettes vides qui attendent. Mais, inutile de se précipiter, la foule n'est pas grande.

Le convoi s'ébranle, se met en mouvement, on le sent au vertige qui s'empare de notre être ; nous montons.

Par un étrange effet de perspective, le plan incliné sur lequel nous avançons fait que tous les objets dépassés, arbres, clôtures, chalets, etc., se penchent, se couchent, se mettent en ligne oblique avec nous.

On atteint bientôt la région des nuages, épaisse brume qui nous enveloppe, mais les vapeurs disséminées à des altitudes différentes, nous permettent de distance en distance, dans les éclaircies qu'elles n'envahissent point, de frissonner à la vue des précipices qui s'ouvrent à nos pieds et dans lesquels

se jettent des torrents impétueux. Ici on a percé le roc et dans le tunnel que nous traversons, une pluie froide vient battre avec force les vitres des fenêtres, qu'on s'empresse de faire tomber. Là nous passons d'une cime à l'autre au moyen d'un viaduc, dont les arcades de fer, jetées dans le gouffre s'allongent démesurément pour trouver une base solide dans des antres mystérieux, produisant une illusion d'optique, qui fait croire au touriste étonné dont le rapide coup d'œil n'a pu sonder la profondeur de l'abîme, que les légers piliers vont crouler sous le poids de la voiture qui l'enlève. Aussi, le guide nous prévient-il qu'à ce passage hardi les dames poussent souvent quelques cris. Je pus moi-même attester le fait ; une de mes vis-à-vis en plongeant son regard dans ces profondeurs vertigineuses ne peut retenir un oh ! bien expressif.

On fait plusieurs haltes avant d'arriver au terme de l'ascension. Tout un peuple habite la montagne, et perche avec ses troupeaux sur ses gradins pittoresques. Aux différentes gares sont des hôtels ; le dernier et le plus élevé est celui du Rigi Kulm ; c'est là que nous descendons. L'édifice est spacieux et d'une élégante simplicité. Il règne dans ces lieux un silence profond ; comme si l'on se sentait plus près de Dieu sur cette cime altière on partage le recueillement de la nature.

Dans une salle à manger, pouvant contenir de deux cents à trois cents personnes, nos dix voyageurs se sentent bien isolés, mais ils dégustent avec appetit les fameux *ris et pruneaux* avec lesquels nous avait familiarisés le spirituel Alp. Daudet.

Dans des pièces atténantes, on vendait des souvenirs de voyages : photographies et jolis petits riens, avec lesquels on s'amuse fort à tricher messieurs les douaniers dans leurs incessantes et intempestives investigations au passage de la frontière.

En retournant, l'azur perçait au-dessus de nos têtes, et les nuées s'enfonçaient dans les gorges de la montagne, s'étendaient au pied des villages comme une mer grisâtre, erraient parmi les cimes offrant un spectacle grandiose et sauvage. Je ne puis définir l'impression que cette scène fit naître en moi. Je me sentais comme perdue dans l'infini ; jamais la nature ne m'était apparue aussi grande ; mon imagination me reportait à ces temps dont il